

HERVÉ-PIERRE LAMBERT

Le volcan dans l'imaginaire mexicain : une introduction anthropologique

Une chaîne de volcans andésitiques traverse le Mexique depuis la côte Pacifique au nord-ouest à la hauteur de Puerto Vallarta pour aller jusqu'à la Péninsule du Yucatan au sud-ouest sur une longueur d'à peu près mille kilomètres. Cette ceinture volcanique comprend trente cinq volcans en activité. Deux volcans sont apparus dans un passé récent, le Jorullo, volcan surgi en deux jours, en 1759 et le Paricutin en 1943. La dernière grande éruption d'un volcan mexicain eut lieu en 1982, celle du Chichon, dans le Chiapas méridional, à la surprise des spécialistes, qui le considéraient comme définitivement éteint. Depuis 1994, le Popocatépetl qui domine la capitale Mexico et ses vingt millions d'habitants est entré dans une nouvelle phase active. Situé sur le Tropique Nord, le Mexique présente des paysages qui sont déterminés par l'altitude, comme Humboldt fut le premier à l'étudier. Aux terres basses du bord de mer appelées les "tierras calientes," au climat chaud et humide, succèdent en étage les terres « tempérées », puis les terres froides du haut plateau central, l'altiplano dominé par les volcans.

L'élévation du volcan au statut de symbole identitaire dans la constitution du paysage national est récente et date de la fin du XIX^e siècle. C'est la peinture qui a fait du volcan de l'altiplano l'icône mexicain par excellence. Dans les vingt dernières années, le développement de l'archéoastronomie, de l'archéologie de haute montagne et de l'ethnologie ont fourni une masse importante de connaissances nouvelles sur l'imaginaire du volcan chez les peuples mésoaméricains et attiré l'attention sur les survivances des cultes et des croyances précolombiens liés aux volcans dans le Mexique contemporain.

L'exclusion du volcan sous la colonisation espagnole

La Conquista et les volcans

Dès les premiers moments, la Conquista s'est présentée aussi comme une conquête des volcans, dans sa volonté de pouvoir sur le monde précolombien. Après l'échec de la tentative de Diego de Ordaz pour arriver au sommet du Popocatépetl lors du franchissement du col entre celui-ci et l'Ixtaccíhuatl par la troupe des conquistadors, Cortés envoie plus tard une équipe sous le commandement de Francisco Montaña pour extraire du soufre afin de fabriquer de la poudre à canon. Cette expédition qui serait arrivée au sommet du Popocatépetl a été présentée comme la première ascension victorieuse du volcan. Bernardino de Sahagún a plus tard réalisé l'ascension jusqu'à la lèvre inférieure du volcan. La tentative

de Diego Ordaz, l'ascension de Francisco Montaña et celle de Bernardino de Sahagún sont les trois premières ascensions espagnoles.

Moctezuma avait déjà envoyé une équipe de dix hommes en 1502 au sommet du Popocatepetl pour savoir d'où venait la fumée qui sortait en permanence du volcan. Et "Las Relaciones Originales de Chalco-Amecameca" écrites en 1607 par Chimalpain Cuauhtlehuanitzin, relatent ce qui aurait été la première ascension du Popocatepetl en 1289 de notre ère. Le but de l'ascension réalisée par un certain Chalchiuhtzin entrainé dans la pratique shamanique de faiseur de pluie, liée aux rites agricoles de la culture du maïs. Arrivé au sommet du volcan, le sorcier se serait livré à des flagellations rituelles. La première ascension connue du Popocatepetl haut de 5450 mètres obéissait à des croyances religieuses qui se sont maintenues jusqu'à maintenant, comme l'ethnologie mexicaine vient de le redécouvrir.

Un moment emblématique dans l'histoire du Mexique : la vision de l'Anáhuac

En novembre 1519, le passage du col qui porte maintenant le nom de Paso de Cortés constitue un moment privilégié de l'histoire de la Conquête relaté aussi bien par Hernán Cortés que par Bernal Díaz del Castillo. La colonne des conquistadors qui vient de quitter Cholula, se dirige vers Tenochtitlan¹. Le chemin obligé passe entre les deux volcans. La présence de la neige sur les sommets, dans des contrées situées à la latitude des Antilles, surprend tellement les Espagnols que Cortés selon ses écrits doute alors de cette réalité. Remarquant le jet de fumée continu qui sort droit du Popocatepetl jusqu'aux nuages sans subir la torsion du vent pourtant fort, il envoie dix hommes sous le commandement du capitaine Diego de Ordaz, pour connaître ce secret, « saber el secreto ». Les envoyés n'arrivent pas au sommet, arrêtés par les rafales de vent glacé et la violence de l'éruption. Mais ils reviennent avec de la neige, la première neige rencontrée depuis l'arrivée des Européens dans le « Nouveau Monde ». Octavio Paz évoque ainsi ce contraste caractéristique des hauts volcans autour de Mexico avec le soleil tropical et la neige éternelle :

Contrastes y oposiciones pero, asimismo, combinaciones subitas y conjunciones insólitas. El sol del trópico ilumina cada día los picos desnudos y la nieve perpetua de los volcanes que rodean al valle de México².

Mais la surprise la plus extraordinaire vient le jour suivant après la descente du col. Nous sommes le 7 novembre 1519. Devant la troupe des conquérants se dévoile tout d'un coup la vallée de Mexico avec ses lacs et l'immense ville lacustre de Tenochtitlan. C'est un moment historique dans l'histoire de la dénommée « rencontre » entre les Deux Mondes. Le témoin puis chroniqueur Bernal

¹ Cortés quitte Cholula, « la Rome de l'Anáhuac », où, grâce à la Malinche, il a pu déjouer un complot visant à assassiner les Espagnols. Ces derniers avec leurs nouveaux alliés de Tlaxcala massacrent en une nuit six mille habitants de la ville. Sa colonne comprend quatre cent soldats d'origine européenne, quinze chevaux, treize mille guerriers totonaques auxquels s'est joint ce qui reste de l'armée de Tlaxcala et se dirige vers México-Tenochtitlan, la capitale aztèque, fondée en 1325.

² Octavio Paz, (1914- 1998), « *Arte de México* » (1989), *Obras completas*, Tomo 7, Los privilegios de la vista II, México, FCE, 1995, p 23. [Traduit par nous]

« Contrastes et oppositions mais, en même temps combinaisons soudaines et conjonctions insolites. Le soleil du tropique illumine chaque jour les pics dénudés et la neige éternelle des volcans qui entourent la vallée de Mexico. »

Díaz del Castillo écrit un commentaire éloquent sur la première vision de l'Anáhuac. Stupéfaction, référence au monde fantastique du roman d'Amadis des Gaules, à l'imaginaire du chevalier errant du Moyen-âge, impression d'irréalité par la démesure du réel, déjà la sensation de vivre un rêve, qui va constituer un élément essentiel du baroque :

Y desde que vimos tantas ciudades y villas pobladas en el agua ...nos quedamos admirados y decíamos que parecía a las cosas del libro de Amadis, por las grandes torres y cues y edificios que tenían dentro en el agua y todos de calicanto y aun algunos de nuestros soldados decían que si aquello que veían, si era entre sueños³.

Dans son texte célèbre, "Essai politique sur la Nouvelle Espagne" (1808-1811), Humboldt qui a le premier calculé la hauteur du Popocatépetl évoque le même paysage avec une formule appelée à un grand avenir :

La ville de Mexico est de moitié plus près des deux "Nevados de la Puebla," que les villes de Berne et de Milan ne le sont de la chaîne centrale des Alpes. Cette grande proximité contribue beaucoup à rendre imposant et majestueux l'aspect des volcans mexicains. Les contours de leurs sommets couverts de neiges éternelles, paraissent d'autant plus prononcés, que l'air à travers lequel l'œil reçoit les rayons, est plus rare et plus transparent. La neige brille d'un éclat extraordinaire, surtout lorsqu'elle se détache d'un ciel dont le bleu est constamment d'une teinte plus foncée que celui du ciel que nous voyons au-dessus de nos plaines dans la zone tempérée.⁴

Cette expression de Humboldt sur la qualité de la vision a été reprise et célébrée en 1917 par le grand intellectuel mexicain Alfonso Reyes dans l'ouverture de sa "Visión de Anáhuac:" « Voyageur : tu es arrivé à la région la plus transparente de l'air⁵. » La formule allait en suite devenir le titre du roman de Carlos Fuentes, "La region más transparente", de 1958. Ironie amère : la pollution a fait de ce lieu une des régions les plus polluées de la planète.

Mémoire précolombienne et exclusion chrétienne du volcan sous la colonisation espagnole

Les "Códices" et les chroniques abondent en renseignement sur l'imaginaire précolombien lié aux volcans, éléments majeurs de la géographie sacrée des Aztèques. Les Frères du XVI^e siècle s'en doutaient, tous les sites de haute montagne, donc volcaniques, en Més-Amérique étaient des lieux de culte. Le programme mexicain d'archéologie de haute montagne lancé depuis 1984 a permis de mieux

³ Bernal Díaz del Castillo, (1492-1581), *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, (achevé en 1568, publié pour la première fois en 1632), chap XVIII.

« Nous restâmes saisis d'admiration en voyant tant de villes et de bourgs construits au milieu de l'eau, d'autres grandes villes s'élevant sur le sol, et cette belle chaussée parfaitement nivelée jusqu'à Mexico. Nous disions entre nous que c'était comparable aux maisons enchantées décrites dans l'Amadis à cause des tours élevées, des temples et de toutes sortes d'édifices bâtis à chaux et à sable dans l'eau même de la lagune. Quelques uns d'entre nous se demandaient si tout ce que nous voyions là n'était pas un rêve. » Trad., *L'Histoire véridique de la conquête du Mexique*, trad., D. Jourdanet, présentation Gérard Chaliand, Paris, FM/La découverte, pp 306-307.

⁴ Alexander von Humboldt, (1769-1859), *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, (1^e ed Paris 1811), Tome 1, (facsimilé intégral de l'édition), Theatrum Orbis Terrarum LTD, Dacapo Press, Amsterdam-New York, 1971, p. LXXVII. L'original a été écrit en français par Humboldt. Les deux *Nevados de la Puebla* désignent le Popocatépetl et l'Ixtaccihuatl.

⁵ Alfonso Reyes, (1889-1959), *Visión de Anáhuac*, 1^e ed 1917, México, Planeta, Conaculta, 2002, p. 9

« Viajero : has llegado a la región más transparente del aire. » [Traduit par nous]

comprendre leur importance. La plupart des sites étaient reliés à un culte aquatique et étaient dédiés au culte des “Tlaloques,” serviteurs ou ministres du dieu Tlaloc, dieu de la pluie. Ces serviteurs de Tlaloc étaient les montagnes déifiées et nommées “Tepeme” ou étaient des dieux de la montagne comme dans le cas du Popocatepetl, de l’Ixtaccíhuatl ou de La Malinche. Ces mêmes recherches ont montré que certains volcans avaient aussi une autre fonction qui était d’être un «marcador astronómico», un point de repère pour les observations astronomiques, ainsi El Papayo, pour le solstice d’hiver.

En 1581, “l’Historia de las Indias de la Nueva España” de Fray Diego Durán relate la valeur sacrée, les croyances, les rites, les pèlerinages à l’Ixtaccíhuatl et au Popocatepetl. L’importance capitale du Mont Tlaloc, volcan éteint à proximité du Popocatepetl, à 4120 m d’altitude, considéré aujourd’hui comme le site culturel le plus important de haute montagne, n’avait pas échappé à l’attention de Durán qui retrace le pèlerinage royal annuel d’avril-mai, rite de passage saisonnier qui avait pour but d’appeler la pluie. Fray Bernardino de Sahagún s’intéresse aussi à un phénomène que l’Eglise va combattre, celui de la continuité des cultes précolombiens des volcans. Il fait allusion à des rites d’offrandes aux eaux de deux lacs, le Lac du soleil et le Lac de la lune au sommet du volcan Le Nevado de Toluca, lieu de cultes encore aujourd’hui, le rite d’offrandes observé en 1570 continuant en 2003. Sahagún, précurseur de l’ethnographie, dans un chapitre consacré à ce qu’il appelle la persistance des superstitions anciennes, donne l’exemple de célébrations de fêtes au pied d’un volcan, la fête s’appelant désormais Fête de Saint-Jean mais succédant en fait de la fête originare de Tezcatlipoca. Le religieux explique que les fêtes dans les villages au pied des volcans venaient de la reconnaissance des populations pour le fait que les pluies venaient des montagnes⁶.

Un autre volcan éteint qui se trouve aujourd’hui intégré à l’expansion urbaine au sud de la ville de Mexico, entre Texcoco et Xochimilco, le Huixachtlan, appelé aujourd’hui El Cerro de la Estrella, - Le Mont de l’étoile-, jouait un rôle fondamental dans le rite de changement d’ère. Tous les cinquante deux ans, c’est de son sommet que les prêtres attendaient l’émergence d’Orion pour allumer le feu nouveau qui allait être distribué dans la plaine de l’Anáhuac. Richard T. Townsend a reconstitué la géographie sacrée des Aztèques, qui comprenait essentiellement des pyramides et des volcans :

The hill named Huixachtlan, the great urban pyramid of Tenochtitlan, the ritual Hill of Tetzcotzingo and the shrines upon the heights of Mt Tlaloc and at Pantitlan in Lake Tezcoco were principal icons of Aztec sacred geography⁷.

Au moment où la première lumière surgissait de derrière la muraille sombre de la sierra, une étoile de la ceinture d’Orion, un homme était immédiatement sacrifié sur l’autel du Mont à l’étoile et le feu nouveau allumé était envoyé dans toute la vallée revenue de l’angoisse de la fin du monde. Parc national depuis 1938, avec au sommet un musée du feu, ce mont est le lieu de deux cérémonies religieuses annuelles symboliques de la culture mexicaine. La première célébration est une

⁶ Voir : Bernardino de Sahagún, (1505-1590), chapitre: «Persistance des superstitions anciennes», *Historia general de las cosas de Nueva España*, Madrid, Historia 16, 1990.

⁷ R. F. Townsend, *The Aztecs*, Londres, Thames and Hudson, 1992, p 129-131. [Traduit par nous]

« La montagne appelée Huixachtlan, la grande pyramide urbaine de Tenochtitlan, la montagne rituelle de Tetzcotzingo et les temples sur les hauteurs du Mont Tlaloc et à Pantitlan au bord du Lac de Tezcoco étaient les icônes principales de la géographie aztèque.

récupération catholique, un chemin de croix, qui a commencé en 1800, afin de lutter contre l'épidémie de peste et qui dure toute la Semaine Sainte. Une cérémonie annuelle en souvenir de l'importance du lieu dans le monde précolombien a été reconstituée qui fête "El Fuego nuevo" : Le Feu nouveau. Les festivités de passage au Troisième millénaire ont ainsi été utilisées pour célébrer le rite dans un esprit indigéniste teinté de New Age. La poésie contemporaine évoque souvent l'antique valeur rituelle de cette montagne aujourd'hui enfouie dans le dédale urbain. Paz consacre un poème éponyme au Cerro de la estrella -le Mont de l'étoile-, où tous les cinquante deux ans se déroulait la cérémonie cosmique de début d'un nouveau cycle.

Aquí los antiguos recibían al fuego
Aquí el fuego creaba al mundo⁸

La perception de l'espace mexicain durant l'époque coloniale

A l'époque coloniale, la culture et les arts sont essentiellement religieux, et en tout premier lieu, la peinture. Le seul thème pictural profane est longtemps réservé aux portraits des Grands de la Nouvelle-Espagne et des personnalités religieuses. Le genre de la nature morte apparaît seulement vers la fin du XVIII^e siècle. Durant trois siècles, la représentation du paysage est réduite à des arrière-plans picturaux ou à des motifs décoratifs, tous sur le modèle de la peinture européenne, sans relation avec la nature mexicaine. Plus le paysage pictural colonial devient urbain et symbolique de la mise en scène du pouvoir et de la société. Les thèmes historiques et profanes entrent de manière définitive dans la peinture mexicaine avec l'Indépendance mais le paysage mexicain n'est pas encore découvert par la peinture mexicaine. Le volcan n'est pas le seul élément de la nature mexicaine à rester ignoré. Le cactus, -nopal ou agave- n'est guère mieux loti. Présent dans l'art préhispanique, le cactus avec l'aigle sur le nopal était associé à la fondation légendaire de Mexico-Tenochtitlán et constituait une marque symbolique et religieuse. Il connut une éclipse à l'époque coloniale avant de resurgir fortement depuis l'Indépendance avec le paysagiste José Maria Velasco et comme icône national sur le drapeau de la République. Le cinéma a imposé de nouveau son image comme signe identitaire dans l'imaginaire mexicain⁹.

Bien documentée sur l'existence des rites précolombiens liés aux volcans, l'Eglise catholique n'aura de cesse de lutter contre. De même qu'elle a construit ses églises sur les anciennes pyramides,

⁸O. Paz, « Cerro de la estrella » (Mont de l'étoile), *Obra poética*, Barcelona, Seix Barral, 1990, p 135 : « Ici les Anciens recevaient le feu / ici le feu créait le monde » [Traduit par nous]

⁹Sous la colonisation, l'Eglise va lutter contre l'emploi du cactus dans les cérémonies religieuses et les pratiques magiques. Un édit du Tribunal de l'Inquisition de 1620 interdit l'usage du peyotl comme racine diabolique.

Les grands déserts du Nord, assimilés au Désert des Pères de l'Eglise du IV^e siècle sont considérés comme territoires du démon et en conséquence les indiens nomades comme des démons et des bêtes sauvages à exterminer. Rozat Dupeyron écrit que l'espace où se déroulent les chroniques de l'évangélisation des territoires du Nord ne sont pas un espace concret géographique mais « une catégorie morale ». Voir Guy Rozat Dupeyron, « Los indios imaginarios del logos occidental », in *México en el imaginario*, (ed Carmen Nava y Mario Alejandro Carrillo), México. UAM Xochimilco, 1995, p. 17. Le Clézio dans *Le rêve interrompu* cite un écrit jésuite de 1753 appelant au génocide des indiens Seris.

elle recouvre les fêtes précolombiennes par des fêtes catholiques. Ainsi, le 3 mai correspondait durant la période préhispanique à une fête essentielle, "Huey tozoztli," dédiée au dieu de la pluie, qui ouvrait le nouveau cycle agricole avec la venue de la saison des pluies. Elle consistait en des pèlerinages aux volcans et surtout sur le Tlaloc. L'Eglise catholique a plaqué sur cette date une cérémonie religieuse, « el Día de la Santa Cruz ». L'inquisition pourchasse et brûle les caciques des villages autour des volcans, soupçonnés non sans raison d'être des « graniceros », des faiseurs de pluie, des sorciers qui en relation avec les dieux des volcans peuvent faire venir l'eau du ciel. L'ethnologie contemporaine a récemment montré la survivance de ces mêmes cultes associés aux volcans, par exemple aujourd'hui à San Juan Tequesquinahuac, sur les pentes du Ixtaccíhuatl, là même où l'inquisition avait jadis fait brûler des caciques pour la même pratique.

La redécouverte des volcans mexicains par les voyageurs étrangers

Le voyage de Humboldt

Humboldt arrive en Nouvelle Espagne¹⁰ par Acapulco en mars 1803 et la quitte par Veracruz pour Cuba en février 1804. L'auteur de *L'Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* a réalisé de nombreux travaux d'exploration scientifique et naturaliste. Humboldt s'intéresse aux ressources minières mais aussi aux volcans. Il va observer le Jorullo, volcan du Michoacán qui était apparu subitement en deux jours, en 1759 et fait l'ascension du Nevado de Toluca. Dans sa descente vers le Golfe du Mexique, il calcule la hauteur des deux volcans, le Popocatépetl et l'Ixtaccíhuatl. Il décrit la pyramide de Cholula, atteint le sommet du Cofre de Perote, et enfin à Jalapa, il jette les bases de sa théorie sur les niveaux de végétation, ce qu'il appelle la « vision tridimensionnelle du Mexique ».

C'est ainsi qu'en peu d'heures, dans ce pays merveilleux, le physicien parcourt toute l'échelle de la végétation, depuis l'héliconia et le bananier dont les feuilles lustrées se développent dans des dimensions extraordinaires, jusqu'au parenchyme rétréci des arbres résineux¹¹.

Humboldt est le premier à s'apercevoir de l'existence d'une chaîne volcanique qui traverse le pays en suivant le dix-neuvième parallèle, qu'il qualifie de «parallèle des grandes élévations », de « parallèle des volcans mexicains ». Cette observation est tellement juste qu'aujourd'hui cette chaîne volcanique s'appelle aussi «Cordillera Volcánica Transversal», «Eje Volcánico», «Cordillera Neo-Volcánica ». Le voyage de Humboldt au Mexique va servir de modèle et de références aux voyageurs du XIX^e siècle, comme *Le Serpent à Plumes* de D.H.Lawrence servira de viatique dans la première moitié du XX^e siècle, ou *Sous le volcan* de Malcom Lowry pour la seconde.

¹⁰ Mexico était alors la ville la plus importante du continent américain, avec 150.000 habitants.

¹¹ Alexander von Humboldt, *Voyage dans l'Amérique équinoxiale*, Paris, FM/La Découverte, 1980, p. 285.

Volcans et voyageurs étrangers au Mexique à l'époque du Romantisme

Les travaux de Humboldt sur le Mexique et ses volcans attirent un jeune émule britannique, William Bullock arrivé au Mexique en 1832, qui s'intéresse surtout au potentiel minier d'un pays dévasté par la guerre d'Indépendance. Son livre "Six months residence and travel in México, with plates and maps" connaît un vif succès et attire l'attention des investisseurs étrangers dans le secteur minier mexicain. Malgré le propre échec minier de Bullock, le livre contribue à créer une mémoire historique dans une période de profond déclin politique et économique du pays. Parmi les nombreux voyageurs étrangers qui à l'époque du romantisme vont découvrir le paysage mexicain, volcans et ruines aztèques puis mayas dans le Yucatan, l'on citera Madame Calderón de la Barca qui dans sa correspondance célèbre la beauté des volcans. En 1841, un politicien nord-américain, Branz Mayer, admirateur de ce nouveau pittoresque lance plusieurs expéditions sans succès pour atteindre le sommet du Popocatepetl, en compagnie du peintre anglais Daniel Thomas Egerton, précurseur du "paysagisme" mexicain et de la représentation picturale des volcans. Toutefois son œuvre réalisée durant son premier voyage¹² au Mexique, entre 1830 et 1836, n'eut aucune influence sur la perception mexicaine, pour être restée longtemps méconnue, aux mains de collectionneurs particuliers anglais et américains.

Le paradoxe de l'histoire du paysage mexicain est qu'il a été découvert par les voyageurs étrangers. Scientifiques comme Humboldt ou comme Bullock, voyageurs et peintres-voyageurs comme Egerton, le bavaois Johann Moritz Rugendas, le français Courcy, l'italien Eugenio Landasio, dans le contexte international du romantisme, de la recherche occidentale du pittoresque et de l'exotisme.

Au Mexique, le paysage en tant que genre artistique ne s'est imposé qu'à la fin du XIX^e. La reconnaissance du paysage mexicain comme élément déterminant de l'identité mexicaine est liée à deux phénomènes: la création d'une véritable école de peinture appelée le « paysagisme », fondée par l'Italien Eugenio Landasio qui a pour élève le grand maître du paysage mexicain, José María Velasco et la création d'un mouvement idéologique nationaliste axé sur la volonté de créer une culture nationale. Autour d'Altamirano, en 1867 après la victoire contre l'intervention française et le rétablissement de la république se constitue un mouvement culturel qui va dominer la fin du siècle, qui se donne pour but de rénover la littérature et la culture nationales. Sa revue "Renacimiento" à partir de 1869 en est l'un des grands vecteurs. Son recueil poétique "Rimas" en 1871 propose une description lyrique du paysage mexicain célébré aussi dans ses œuvres en prose comme "Paisajes y leyendas" (1884). El "paisajismo" s'inscrit donc dans un contexte plus vaste de constitution d'une identité culturelle mexicaine, où le paysage avec le volcan comme symbole joue un rôle de première importance.

¹²David Thomas Egerton (1787-1842) mourut assassiné au Mexique, lors de son second séjour.

La création d'un paysage national avec le volcan icône

Eugenio Landesio, José Maria Velasco et l'invention du paysage volcanique mexicain

L'italien Eugenio Landesio (1810-1879), auteur d'une "Vue de Rome" (1853), qui figurait dès avant son arrivée dans la collection de l'Académie mexicaine, fut à l'origine influencé par les paysages de Corot. Landesio, outre son travail de peintre et de critique, auteur d'un "La pintura general o de paisaje y la perspectiva en la Academia Nacional de San Carlos" (1867), crée l'école de peinture mexicaine du paysagisme durant son séjour au Mexique entre 1855 et 1877. Il forme José María Velasco qui fut son disciple et donne l'élan au "paisajismo" mexicain où s'illustrent à côté de Velasco, Luis Coto, Gregorio Dumaine, José Jiménez et plus tard, Laurell et Dr. « Atl ». Considéré de son vivant comme le plus grand peintre mexicain du XIX^e siècle, Velasco jouit d'une reconnaissance internationale renforcée encore par sa présence en 1895 à l'exposition de Chicago. C'est avec Velasco que s'épanouit la conscience de l'existence d'un paysage mexicain, celui de l'altiplano dans lequel dominant les volcans. Son travail inspiré par un lyrisme nationaliste est à la fois celui d'un scientifique et d'un spécialiste du dessin et de la peinture qui donne au paysage mexicain une ampleur, une vastitude jamais représentées auparavant.

En 1875, Velasco, esprit encyclopédique, spécialiste de mathématiques aussi bien que de botanique, de géologie, de géographie, expose "El Panorama del Valle de México," son premier grand chef d'œuvre de paysagiste. L'œuvre qui connaît un succès immédiat est primée à l'Exposition de Philadelphie. En 1877, Velasco crée son chef d'œuvre, "México," de nouveau un paysage de la Vallée de Mexico mais vu à plus grande distance que sur le tableau précédent. En 1889, il est à l'Exposition Universelle de Paris, comme chef de la délégation mexicaine où il présente plus de soixante toiles et fait connaissance avec l'impressionnisme qui n'aura pas d'influence sur lui mais sur des paysagistes mexicains ultérieurs comme Laurell et Dr Atl. L'exposition de Paris permit au Mexique de montrer pour la première fois à l'étranger la nouvelle représentation du paysage mexicain où dominaient les volcans comme dans les différents tableaux du "El Valle de México" (1875, 1877, 1908).

La pratique picturale du paysage à la fin du siècle fut une manière d'affirmation nationale, avec la mise en avant d'éléments de la mexicanité que le temps de la colonie n'avait jamais su reconnaître. Les peintures de paysage de Velasco se sont élevées au rang d'icônes de la culture et des valeurs d'un pays qui à la fin du dix-neuvième siècle est en pleine renaissance culturelle. Après Velasco, le paysagisme célébrant la beauté du paysage mexicain constitue un courant puissant dans la peinture mexicaine, jusqu'aux années 40, avec Luis Coto, Gregorio Dumaine, Laurell. Lors des Fêtes du Centenaire de l'Indépendance, l'exposition de peinture mexicaine organisée par Gerardo Murillo fait la part belle au paysage et aux volcans. Le paysage volcanique aura été l'un des éléments majeurs de la recherche de l'identité nationale mexicaine à la fin du XIX^e siècle. Le panorama des deux volcans de la vallée de Mexico dans l'œuvre de Velasco prend une grande valeur nostalgique, dans la mesure

où ces volcans sont aujourd'hui rendus invisibles par la pollution. Les tableaux témoignent de la fameuse beauté féérique de la vallée de Mexico avant sa transformation en enfer urbain.

Rezumat

Imaginea vulcanului în imaginarul mexican a traversat faze de contrast. Astfel, în perioada prehispanică, vulcanii sunt locuri de cult legate de zeii ploii, servind și ca marcatori astronomici; colonizarea catolică i-a transformat în locuri excluse reprezentării, dar supravegheate de Inchiziție. Vulcanii mexicani devin un element esențial al imaginarului mexican datorită redescoperirii lor de către călătorii străini, începând cu Humboldt. Crearea unei școli picturale consacrate acestui peisaj în care se ilustrează Velasco și dezvoltarea unei politici culturale naționale contribuie la a face din vulcan o imagine națională republicană. Piramidele și vulcanii prinși într-o rețea de analogie devin simboluri ale psihologiei mexicane esențializate. Recent, etnologia mexicană a redescoperit că riturile precolumbiene de ofrandă ale vulcanilor pentru a atrage ploaia și care supraviețuiesc chiar și în împrejurimile orașului Mexico.